

## La mer littéraire... Il ne faut pas s'y tremper !

**Bernard Dujardin**  
Professeur à l'ENSTA

**L**e 7 décembre 2008, à Stockholm, le plus récent des prix Nobel de littérature, Jean-Marie Gustave Le Clézio, descendant d'immigré insulaire exilé de Rodriguez, énonce : « *Si l'on écrit, cela veut dire qu'on n'agit pas. Que l'on se sent en difficulté devant la réalité, que l'on choisit un autre moyen de réaction, une autre façon de communiquer, une distance, un temps de réflexion... L'écrivain se veut témoin, alors qu'il n'est la plupart du temps que voyeur... c'est dans l'amertume que se trouve la part de vérité que chacun cherche.* » L'écrivain qui prend la mer pour sujet obéit à cette dure logique. Or il ne faut jamais oublier que l'homme qui prend la mer pour subsister obéit à une autre logique, celle de l'action pour assurer sa survie.

Quelle qu'en soit la forme, l'homme de lettres éprouve une attirance répulsion pour l'océan. Quand le marin écoute de son hamac le clapotis de l'eau qui glisse le long de la coque du navire, il entend le même discours depuis la nuit des temps, des temps qui, tout comme la mer, changent sans réellement changer : « *La mer, la mer, toujours recommencée.* » La littérature reprend ce discours. Elle s'inscrit dans une relation de haine amour avec la mer, mais cette relation penche du côté du premier terme plus que du second, n'en déplaie à ceux qui se disent « amoureux » de la mer.

D'où l'ambiguïté de la relation entre l'écrivain et la mer, ambiguïté qui fait qu'alors que le lecteur s'enthousiasme pour les récits de mer, l'écrivain manifeste une profonde réserve à l'égard de celle-ci, espace de jeux inhumain à ses yeux. Un bref tour d'horizon d'auteurs reconnus nous en convaincra.

### *Le livre des livres, la Bible*

**C**et ouvrage collectif parle peu de mer. Ses auteurs connaissent le désert, non la mer. Ce sont des hommes de plume : l'écriture naît à Sumer et s'épanouit à Babylone, en plein continent. Ils participent d'une autre culture que celle des

## Littérature et mer

### *La mer littéraire... Il ne faut pas s'y tremper !*

---

Vikings, des Carthaginois ou des Grecs. Ils confient la barre du premier navire à un viticulteur auto consommateur. L'absence de sécurité maritime y est considérée comme une bénédiction et s'échouer en arche au sommet d'une montagne comme une prouesse de navigateur. On comprend que les successeurs de ce marin d'occasion n'aiment pas le contact de la mer et s'arrangent pour traverser la mer Rouge (qu'on appelle de nos jours golfe de Suez) à pied sec tout comme le pèlerin vient à pied par la grève se recueillir au Mont Saint-Michel sans voir la Manche.

Et si les auteurs bibliques évoquent la mer, c'est parce qu'elle se révèle utile comme instrument du châtement de celui qui manque de foi. Jonas, Pinocchio des temps anciens, en réchappe dans des circonstances plus que troublantes.

#### *Dans l'Antiquité*

**I**l ne faut surtout pas évoquer Platon. Ses mœurs équivoques entre vie et mort ne l'ont-ils pas conduit à dire des marins qu'ils forment une espèce à part. Il y a certes Lucrèce, exemplaire et stoïque, l'écrivain aux pieds sur terre : « *Suave mari magno... Il est doux, quand sur la vaste mer, les vents soulèvent les flots, de regarder, de la terre ferme, les terribles périls d'autrui.* » Il y a un auteur surtout à ne pas manquer : Jean le Théologue. Chacun l'a lu. Il est bon de le relire. Qu'il ait été illuminé ou halluciné, il rédige son Apocalypse alors qu'il est prisonnier des Romains et déporté par l'empereur Titus Flavius Dominatus, dit Domitien, sur l'île de Patmos. Il connaît donc la mer, ce milieu infernal. Il en pronostique *in fine* la disparition : « *...et il se tint sur le sable de la mer. Puis je vis monter de la mer une bête qui avait dix cornes et sept têtes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème...* »  
*...et j'entendis une voix forte qui venait du temple, et qui disait aux sept anges : Allez, et versez sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu... Le second versa sa coupe dans la mer. Et elle devint du sang, comme celui d'un mort ; et tout être vivant mourut, tout ce qui était dans la mer...*  
*...puis je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus et je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, préparée comme une épouse qui s'est parée pour son époux.* »

#### *Au Moyen-Âge...*

**D**e la chute de l'empire romain à la Renaissance, la mer disparaît pratiquement de l'horizon culturel. Les moines celtes résistent. Pour eux, la navigation est un chemin de croix, un espace de pénitence, où se situe l'Autre Monde, quelque part dans des îles à l'ouest de l'Irlande. L'odyssée de Saint Brendan en témoigne : « *Dunc dist l'ostes: 'Ne i targez, mais la sigle de vent chargez !' Cum aprisment, part la nue. A l'espace d'une rue. Cil se metent enz el calin e parmi unt grant chemin. Mult se fient en lur hoste pur la nue q'unt en coste : grant est forment e serree, de ambes parz est amasee. Treis jurz curent tut a dreit curs par le chemin que lur est surs. El quart issent de cel calin,*

## Littérature et mer

### *La mer littéraire... Il ne faut pas s'y tremper !*

---

*forment sunt léd li pelerin. De la nue eisut s'en sunt e paraïs bien choisit unt. »<sup>1</sup>*

Plus au sud, la mer n'est contée que dans la mesure où elle est indispensable aux croisades. Eugène Pacini<sup>2</sup> fait en 1844 un point historique : « *Au milieu des har-nais de guerre des croisés, sous la bure des pèlerins,... des femmes de mœurs équivoques encombraient les nef s surchargées. Anticipant sur les prouesses du Christ à Madeleine re-pentante... afin de le mériter, à l'exemple de leur patronne, elles s'empres-saient d'acquérir beaucoup des titres que celle-ci avait présentés à l'indulgence du Sauveur. Par suite, les nef s devinrent quelquefois le théâtre de scènes scandaleuses.* »

#### *Au XVI<sup>e</sup> siècle*

« **S**oubdain, ie ne sçay comment, le cas feut subit, ie ne eu loisir le consyderer. Panurge sans autre chose dire iette en pleine mer son mouton criant & bellant. Tous les aultres moutons crians & bellans en pareille intonation commencèrent soy iecter & saulter en mer après à la file. La foulle estoit à qui premier saulteroit après leur compaignon. Possible n'estoit les en garder. Comme vous sçavez estre du mouton le naturel, tous iours suyvre le premier, quelque part qu'il aille... Le marchant tout effrayé de ce que davant ses yeulx perir voyoit & noyer ses moutons, s'efforçoit les empe-cher & retenir tout de son povoir. Mais c'estoit en vain. Tous à la file saultoient dedans la mer, & perissoient. Finablement il en print un grand & fort par la toison sus le tillac de la nauf, cuydant ainsi le retenir, & saulver le reste aussi consequemment. Le mouton feut si puissant qu'il emporta en mer avecques soy le marchant, & feut noyé, en pareille forme que les moutons de Plolyphemus le bogne Cyclope emportèrent hors la caverne Ulyxes & ses compaignons. Autant en feirent les aultres bergiers & moutonniers les prenens uns par les cornes, aultres par les iambes, aultres par la toison. Lesquelz tous feurent pareillement en mer portez & noyez miserablement.

Panurge à cousté du fougon tenent un aviron en main, non pour ayder aux mou-tonniers, mais pour les enguarder de grimper sus la nauf, & evader le naufrage, les pres-choit eloquemment, comme si feust un petit frère Olivier Maillard, ou un second frère Ian bourgeois, leurs remonstrant par lieux de Rhetoricque les misères de ce monde, le bien & l'heur de l'aultre vie, affermant les plus heureux estre les trespassez, que les vivans en ceste vallée de misère, & à un chascun d'eulx promettant eriger un beau cenotaphe, & sepulchre honoraire au plus hault du mont Cenis, à son retour de Lanternoys : leurs optant ce néant moins, en cas que vivre encores entre les humains ne leurs faschat, & noyer ainsi ne leur vint à propous, bonne adventure, & rencontre de quelque Baleine, laquelle au tiers iour subsequent les rendist sains & saulves en quelque pays de satin, à l'exemple de Ionas. »

Cette vision de la mer cruelle démontre que le bénédictin Rabelais fait peu de

---

<sup>1</sup> Traduction : « *Alors le guide dit : « Ne tardez pas ; mettez vite à la voile ! » En approchant, les nuées se dissipent et leur désignent un passage à travers le brouillard. La voie s'élargit. Ils s'en remettent à leur guide, naviguant entre d'énormes falaises d'épais nuages. Trois jours durant, ils font voile tout droit, suivant la route qui s'ouvre devant eux. Et le quatrième jour, les pèlerins ravis sortent du brouillard. Ils arrivent en vue du Paradis. »*

<sup>2</sup> In *La Marine* - Éditions Connaissances et mémoires européennes.

## Littérature et mer

### *La mer littéraire... Il ne faut pas s'y tremper !*

---

cas des béatitudes que certains cyniques ou naïfs prêtent à l'océan. Tout comme Shakespeare : Polonius, les yeux fixés sur l'horizon marin, veille l'éventuelle apparition de voiles ennemies venant du Skagerrak. Il dit de la « folie » d'Hamlet : « *Il prit l'air à la mer pour le donner au mot.* »

Ce siècle ressent une insondable désespérance sur les flots. Laissons-en la conclusion d'une profondeur inégalée à Marbeuf :

*« Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage,  
Et la mer est amère, et l'amour est amer,  
L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,  
Car la mer et l'amour ne sont point sans orage. »*  
Mais qui lit Marbeuf de nos jours ?

#### *Au XVII<sup>e</sup> siècle*

« *L*es sages quelquefois...  
Marchent à reculons, tournent le dos au port.  
C'est l'art des matelots... »

Ainsi s'exprime La Fontaine dans un raccourci dont il a l'art. Il fait un constat objectif sur le peu d'appétence des populations littorales pour le « dur métier ». Et quand elles embarquent, ce ne sont que pillages et rapines. Certes les mémoires du capitaine Le Golif ne peuvent être prises pour ce qu'elles ne sont pas, mais elles sont un raccourci du Grand Siècle : la littérature ne s'intéresse à la mer que pour la tourner en dérision : « *Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?* » qui conduit aux exploits ampoulés du Cid contre les envahisseurs qui viennent par la mer :

*« Nous partîmes cinq cents; mais par un prompt renfort  
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port. »*

Les grands auteurs ne s'y trompent pas qui usent de la mer pour n'y voir que pirates, forbans et barbaresques, tous bandits de grand chemin maritime.

#### *Au XVIII<sup>e</sup> siècle*

Voltaire, regard critique sur l'Histoire de son temps, remarque : « *On n'est pas assez étonné peut-être de voir sortir des ports de quelques petites provinces, inconnues autrefois aux anciennes nations civilisées, des flottes dont un seul vaisseau eût détruit tous les navires des anciens Grecs et des Romains. D'un côté, ces flottes vont au-delà du Gange se livrer des combats à la vue des plus puissants empires, spectateurs tranquilles d'un art et d'une fureur qui n'ont point encore passé jusqu'à eux ; de l'autre, elles vont au-delà de l'Amérique se disputer des esclaves dans un nouveau monde.* »

Jean Martheille publie ses Mémoires (de rameur) en 1757 aux Pays-Bas loin de la censure des Bourbons pour témoigner : « *Enfin nous approchâmes de son bord à force de rame, en faisant la « chamade » qui est une huée que les galériens font pour épouvanter l'ennemi. En effet, c'est une chose épouvantable de voir sur chaque galère trois cents hommes, nus comme la main qui heurtent tous à la fois et secouent leurs chaînes, dont le bruit se*

## Littérature et mer

### *La mer littéraire... Il ne faut pas s'y tremper !*

---

*confond avec leurs hurlements et fait frémir ceux qui n'ont jamais été à pareille fête. »*

Et Denis Diderot, Bougainville de boudoir, fol parmi les sages, fait le tour du monde sur le parquet ciré de sa chambre. Le vent du large, il l'enfle en trempant sa plume d'oie dans l'ancier.

Ce siècle voit la domination britannique des mers s'épanouir et c'est du plus renommé des auteurs anglais Samuel Johnson que nous vient la plus forte charge contre ceux qui vont en mer : « *Why, sir, no man will be a sailor, who has contrivance enough to get himself into a jail; for, being in a ship is being in a jail, with the chance of being drowned.* » Propos qu'il précise : « *The man in a jail has more room, better food, and commonly better company, and is in safety.* »

#### *Au XIX<sup>e</sup> siècle*

Victor Hugo est probablement, le plus maritime des auteurs au programme du secondaire : « *Les pêcheurs normands de la Manche ont bien des précautions à prendre quand ils sont en mer, à cause des illusions que le diable fait.* »

Jules Michelet lui répond en écho en 1861 sur l'air de la galère de Molière : « *La mer qui commença la vie sur ce globe en serait encore la bienfaisante nourrice si l'homme savait seulement respecter l'ordre qui y règne et s'abstenait de le troubler. Il ne doit pas oublier qu'elle a sa vie propre et sacrée, ses fonctions tout indépendantes pour le salut de la planète. Elle contribue puissamment à en créer l'harmonie, à en assurer la conservation et la salubrité. Tout cela se faisait pendant des millions de siècles peut être avant la naissance de l'homme. On se passait à merveille de lui et de sa sagesse.* »

La sinistrose de Baudelaire, de son côté, est, on ne peut plus claire : l'impossible accès à la liberté de l'homme sur terre doit le conduire à se noyer en mer, mer qu'il lui faut chérir car elle est le médium qui permet d'accéder à la mort sans devenir charogne. Il n'est que de citer – ce qui ne se fait jamais – les quatre derniers vers de « L'homme et la mer » :

*« Et cependant voilà des siècles innombrables  
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,  
Tellement vous aimez le carnage et la mort,  
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables ! »*

Rares sont ceux qui lisent Baudelaire sans le citer à tort. Un exemple magistral en est donné par Boris Lavreniov, le Bolchevique romantique qui écrit en 1920 ce vers : « *Aime la Révolution !* » en paraphrasant l'auteur de « l'homme libre ». Et quand le zek Alexandre Soljénitsyne rédige en prison son premier ouvrage « *Aime la Révolution !* », dont il emprunte le titre à Lavreniov, il en rétablit le sens. L'auteur qui domine la littérature russe du XX<sup>e</sup> siècle renoue alors avec l'authentique message baudelairien.

Enfin, on ne peut quitter ce siècle sans évoquer le capitaine Achab, le seul héros authentique de la littérature maritime. Aujourd'hui la censure bien-pensante veille : Herman Melville, un fanatique de la chasse à la baleine, est devenu un auteur maudit, relégué dans les enfers des bibliothèques, et Achab, tel un capitaine Dreyfus des mers, est voué à la dégradation. Dès 1804, le comte de Lacépède, conduisait les premières

## Littérature et mer

### *La mer littéraire... Il ne faut pas s'y tremper !*

---

troupes greenpeaceuses à l'assaut du pêcheur de baleines : « *C'est ainsi que les géans des géans sont tombés sous ses armes ; et comme son génie est immortel, et que sa science est maintenant impérissable, parce qu'il a pu multiplier sans limites les exemplaires de sa pensée, ils ne cesseront d'être les victimes de son intérêt, que lorsque ces énormes espèces auront cessé d'exister. C'est en vain qu'elles fuient devant lui : son art le transporte aux extrémités de la terre ; elles n'ont plus d'asyle que dans le néant.* »

#### *Au XX<sup>e</sup> siècle*

Quand le commandant Knock dit que : « *Tout être humain est un marin qui s'ignore.* », il fait preuve d'ignorance. L'armateur du *New Caledonia* le lui rappelle : « *Nobody's perfect !* » Parce que la littérature du dernier siècle du second millénaire est victime des deux guerres mondiales aux batailles navales des plus cruelles. Joseph Delteil s'en fait l'interprète : « *Le trois-mâts Choléra est entré au port hier au soir à 18 heures avec une cargaison de pestiférés.* » Et il ajoute non sans raison : « *De hautes grues se dressaient comme des potences sur le port, pour pendre les navires en état de péché...* » On ne peut le mettre en doute. Umberto Eco confirme cette approche : « *La peste, qui extermine la totalité de l'équipage, est un fait naturel, parfois providentiel selon certains théologiens.* »

D'où des auteurs apparemment faciles. Les comprend-on vraiment ? Comme Jacques Perret quand il appareille sur le *Matam* pour le Zipangu avec son équipier Collet, il met la voile pour la plus improbable des destinations. Sa navigation est errance dans les brumes. Le navire n'est qu'une boîte agitée et humide dans laquelle l'écrivain et l'artiste s'enferment. On y perd tout repère, à la fois le sens du lieu, et celui du temps. S'égare-t-on en Manche ou dans quelque mer mythique ? Est-ce le matin, est-ce le soir ? Voyage de découvertes alors... Même l'exploration scientifique est traitée avec dérision. De quoi est-elle composée la méduse ? « *De quatre-vingt dix-neuf pourcents d'eau et d'un pourcent d'extrait sec de méduse.* » Comme Louis-Ferdinand Céline en route sur l'*Amiral Bragueton* pour la colonie de la Bambola-Bragamance : « *Il faut dire aussi qu'il est incroyable cet ennui du bord, cosmique pour parler franchement. Il recouvre la mer, et le bateau, et les cieux.* »

#### *Perspectives du XXI<sup>e</sup> siècle*

Dans la littérature, la mer, « cimetière marin », est l'enfer. Ceci est un constat. Ceci n'est pas une observation faite sur le coup de l'émotion voire de la rancœur d'un vieillard atrabilaire, incapable de séduire le mécène qui lui financerait le Vendée Globe. Et les lectures des dépliants touristiques des croisiéristes comme les chansons de Charles Trenet « *La mer au ciel d'été confond ses blancs moutons avec les anges si purs* », n'appartiennent pas au domaine de la littérature. Ne le regrettons pas.

La mer littéraire est un immense repoussoir. Réjouissons nous si nous voulons la conserver pour quelques *happy few* dont nous voulons être. Regrettons-le si nous voulons faire de la mer l'avenir de notre espèce.